

# **Club Généalogique de Castelnau de Médoc**

**Bulletin n°40  
Octobre 2014**



### Membres du bureau :

Président Fondateur	Jean-Daniel Birebont
Présidente	Christine Dabé
Vice président	Dominique Schumacher
Trésorière	Mariannick Lafiteau
Trésorier adjoint	Jean-Claude Gaillard
Secrétaire	Jean-Pierre Arnaud
Secrétaire adjoint	Marianne Seïté
Rédaction Bulletins	Christine Dabé

### Club Généalogique de Castelnau de Médoc

A été créé le 3 octobre 2004 au cours d'une assemblée constituante qui s'est déroulée à la Maison de l'Association Culture et Jeunesse ( ACJ ) de Castelnau de Médoc.

Cette association est régie par la loi de 1901, déclarée en Préfecture le 15 avril 2005, sous le numéro 4/03660, enregistrée au Journal Officiel le 7 mai 2005, page 2222 et article 748. N° identifiant SIREN : 503 758 708

Ce logo a été créé de toute pièce par le Conseil d'Administration et son Président-Fondateur avec l'aval du Premier Magistrat de la Municipalité et du Représentant du Conseil Général.

Le Club GénéMédoc a pour but de développer sur le plan cantonal et départemental, en constante liaison avec les autorités compétentes, les activités liées à la Généalogie, l'Histoire de la commune et du canton et , à terme, d'aider à la numérisation des archives communales et paroissiales.

Son bureau : GénéMédoc Mairie rue du Château 33480 Castelnau de Médoc  
Numéro de téléphone : 05 56 58 12 98 Jean-Daniel Birebont

Adresse courriels : [daniel.birebont@wanadoo.fr](mailto:daniel.birebont@wanadoo.fr) ,  
[geneamedoc@gmail.com](mailto:geneamedoc@gmail.com)

Permanences : sur demande aux adresses courriels ci-dessus

Le club publie 4 bulletins par an. La cotisation (année civile) donnant droit aux 4 bulletins est de 20€ pour les adhérents, 20€ également pour les personnes adhérentes des associations affiliées à l'UGAP (gratuite pour les associations par échange réciproque) et 30€ pour toute personne extérieure. (Les frais d'envoi sont à prévoir en sus).

Toute reproduction de cette brochure **SANS AUTORISATION PREALABLE** du Président et du Président Fondateur de l'Association GENEAMEDOC sera passible de poursuites.

Rappel • Association Loi 1901, enregistrée au Journal Officiel le 7/05/2005, page 2222, article 748, facture 5511326X du 3/06/05, référence 0500190748-2754513Y.

## Le mot de la présidente

Les vacances d'été nous ont permis de préparer sereinement l'exposition sur la commémoration de la guerre 14-18 du 3 août 2014.

Jean Pierre Arnaud et moi avons mis toute notre énergie pour réaliser articles, documents photos, afin de confectionner les panneaux de l'exposition. Merci à tous ceux qui nous ont aidé à la mise en place .

Si les personnes d'un certain âge sont venus voir notre exposition, beaucoup de jeunes parents accompagnés d'enfants se sont aussi déplacés. Les enfants sensibles à cet évènement regardaient avec curiosité les photos, journaux et posaient beaucoup de questions .

La fréquentation à cette exposition fût la récompense de notre travail. Cette exposition sera présentée à l'église de Moulis lors de la journée du patrimoine et au CDI du collège Canterane en novembre à la demande des professeurs d'histoire .

Nous reprendrons dès le 6 octobre nos activités généalogiques . Durant ces vacances nous avons été sollicités pour des recherches a effectuer dans les mairies environnantes . Il est à noter que de plus en plus de demandeurs auxquels nous apportons de l'aide parfois bien au-delà de ce qui nous est demandé , ne daignent même pas remercier .

Nous sommes bénévoles, nous faisons preuve de bonne volonté, une telle ingratitude me révolte , c'est un manque de politesse , de savoir vivre .

De nouveaux adhérents se sont manifestés pour rejoindre notre club. Nous espérons qu'ils trouveront au sein de notre équipe le soutien qu'ils attendent dans leur recherches généalogiques .

Je vous souhaite à tous bon courage pour cette nouvelle rentrée



Christine Dabé

## **Sommaire**

- 1** *Arthur Massé prisonnier de guerre*
- 2** *Gaston Calmette assassiné*
- 3** *Roi de Serbie assassiné 10 juin 1903*
- 4** *Faire le lessive*
- 5** *Les mutins de la Courtine*
- 6** *Napoléon exilé à l'Île D'Elbe*
- 7** *Premier tour de France 1903*
- 8** *Crime de supposition*
- 9** *La vie dans les tranchées*
- 10** *Naufrage de L'Empress of Ireland*
- 11** *Le Noyé de La Réole*

## Arthur Masse Prisonnier de guerre en Allemagne

**Arthur, François, Alcide MASSE** est Né le 26.10.1892 à Saint Yzan de Soudiac (33)

Lors de la 1ère guerre mondiale, il a été fait prisonnier en août 1915 et envoyé en Allemagne à Darmstadt camp situé dans la Hesse puis à Merseburg. Il avait 22 ans.

Pendant sa détention, à Darmstadt il vivait et travaillait dans des fermes allemandes ; les fermiers allemands valides étaient sur le front et le manque de main d'œuvre se faisait cruellement sentir . Arthur comme beaucoup d'autres prisonniers les remplaçait s'occupant des animaux, des champs, .....

(Il existait de nombreux camps secondaires, détachés des camps principaux ; ils détenaient un nombre de prisonniers variable, de quelques hommes seulement, travaillant dans des fermes ou dans les usines. En tout 750 000 prisonniers furent employés dans les travaux agricoles et 330 000 dans l'industrie )

La vie à la ferme était moins dure que dans les camps même si le travail était pénible, 10 heures par jour sous la surveillance de gardien.



Pour s'occuper dans son temps libre, après sa journée de travail, il brodait des mouchoirs avec les couleurs du drapeau français, les couleurs de son régiment, la devise française, .... Il avait appris à parler allemand et quelques mots de russe, car il y avait avec lui un prisonnier russe ; ils jouaient de temps en temps aux cartes. Il a souvent raconté à ses enfants et petits-enfants à qui il parlait de sa vie de prisonnier, qu'il mangeait de la viande bouillie.

A l'armistice, il a été libéré et est rentré en France.

A son retour au pays il a rencontré Léontine Musseau qu'il a épousé le 06 décembre 1919 à Saint Izan de soudiac (33). Ils ont eut 2 enfants : Suzanne et Yvette. Ils ont vécu à Laruscade (33) où étaient métayers (ouvriers agricoles dans une ferme). Il est décédé le 31 juillet 1977 à Ambarès.

### Quelque photos du camp de Darmstadt



**Groupe de prisonniers français de différentes unités**



**Groupe de prisonniers français, russes et italiens avec leur gardien**

## Gaston Calmette assassiné le 16 mars 1914



Le 16 mars 1914, Henriette Caillaux tue Gaston Calmette, le directeur du *Figaro*, par crainte que le passé sentimental de son couple soit étalé sur la place publique.

← Gaston Calmette

Depuis trois mois en effet, le *Figaro* a pris la tête de l'opposition à l'impôt sur le revenu et le quotidien a déjà publié plus de cent dix articles qui l'accablent de tous les maux.

La plupart sont signés de Gaston Calmette, qui accuse Caillaux d'avoir touché 400.000 francs du Comptoir national d'Escompte pour financer sa campagne ou encore d'être intervenu auprès d'un magistrat en faveur d'un escroc nommé Rochette.

Le 10 mars, Gaston Calmette franchit un pas décisif. Il annonce qu'il s'apprête à publier la correspondance privée de Joseph Caillaux.

Joseph Caillaux Promoteur d'un projet de loi qui vise à instaurer un impôt général et progressif sur le revenu et farouche opposant à la loi Barthou du 19 juillet 1913, qui porte de deux à trois ans le service militaire obligatoire, il est redevenu ministre des Finances le 9 décembre 1913 et tout indique qu'il accèdera à la tête du gouvernement à l'issue des élections législatives de mai 1914.

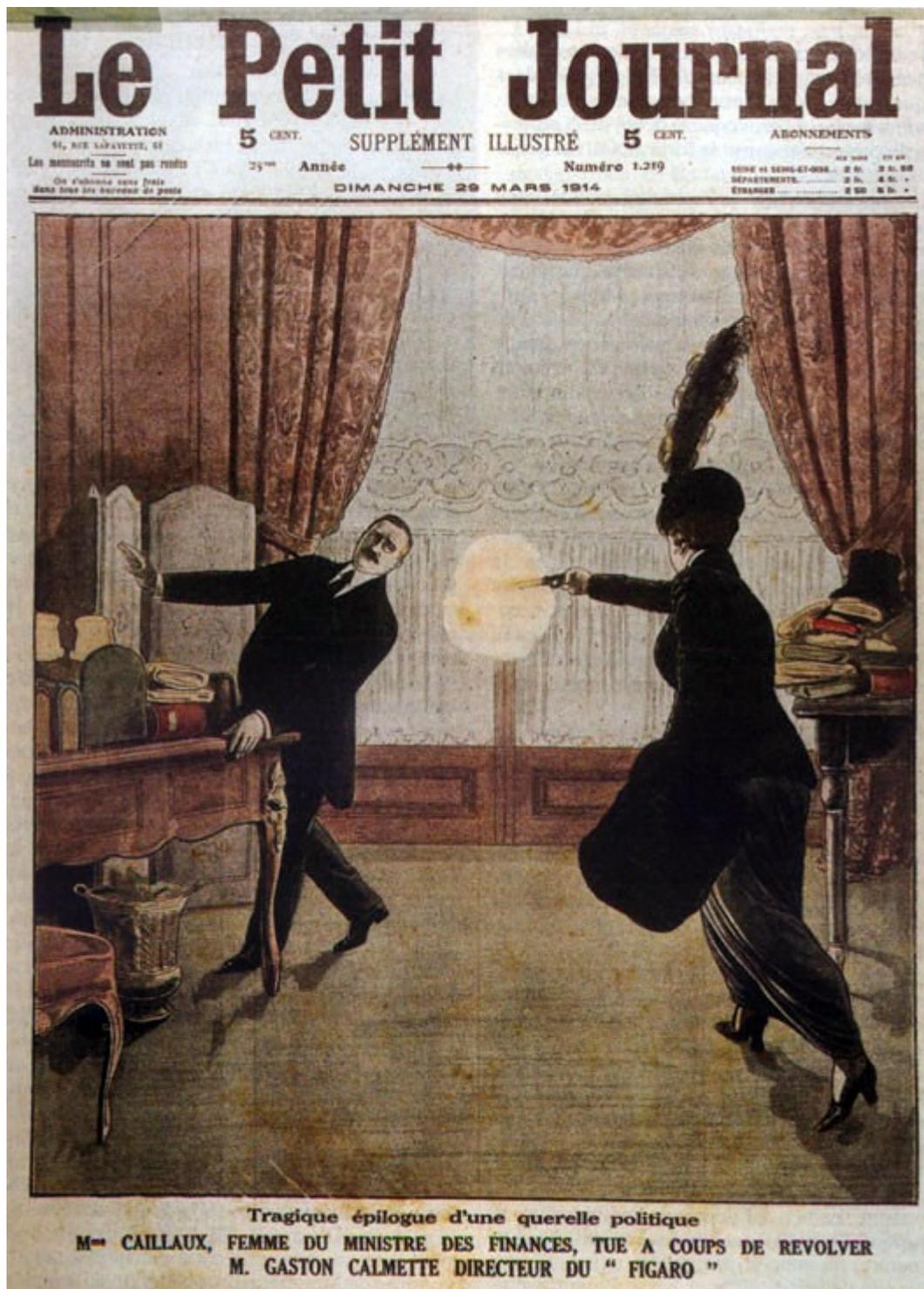
Mais Henriette Caillaux est déprimée par une campagne qui vise son mari dans la volonté évidente de détruire sa carrière.

Par ailleurs, élevée dans les principes les plus stricts, elle s'est entendue dire par sa mère qu'il n'y avait pas de plus grand déshonneur que d'être la maîtresse d'un homme marié ! Or, elle-même a entamé sa relation intime avec Joseph Caillaux du temps où ils étaient l'un et l'autre mariés avec d'autres. Elle craint que soit révélé ce passé qu'elle juge particulièrement « *déshonorant* ».

Désespérée, Henriette Caillaux accomplit son crime. Son mari annonce aussitôt son retrait provisoire de la politique, afin d'assurer sa défense jusqu'au terme de son procès. Il ne manque pas toutefois de se faire réélire député aux élections de mai.

Le procès s'ouvre le 20 juillet 1914 dans une atmosphère passionnée. Il fait la *Une* de tous les journaux, loin devant les affaires balkaniques !

Finally, as public opinion shows, before 1914, extremely benevolent towards women who kill out of passionate love, the criminal is without surprise acquitted by the jury of assizes on July 28, 1914.



Christine Dabé juillet 2014 les Amis d'Hérodote

## Le roi et la reine de Serbie assassinés le 10 juin 1903

Dans la nuit du 10 au 11 juin 1903, le roi de Serbie Alexandre 1er Obrenovitch (26 ans) et la reine Draga Mašin sont assassinés dans leur chambre par un petit groupe d'officiers ralliés à la famille rivale des Karageorgevitch.

### Les Obrenovitch, de la farce à la tragédie

Alexandre 1er (ou Alexandar) a succédé sur le trône de Serbie à son père Milan 1er après que celui-ci eut abdiqué le 6 mars 1889. Chassé en raison de son tempérament autoritaire, d'une guerre désastreuse contre la Bulgarie et d'un divorce mal géré, Milan 1er prend le chemin de l'exil.

Mais quatre ans plus tard, le jeune roi d'à peine seize ans convoque ses ministres à dîner et, au cours d'un toast, leur annonce qu'ils sont tous en état d'arrestation et que lui-même s'arroge les pleins pouvoirs.

Dans les faits, le coup d'État a été monté par l'ancien roi qui revient en qualité de commandant en chef des forces armées et va assumer la réalité du pouvoir aux côtés de son fils jusqu'en 1900 ! Durant cette « *diarchie de Milan et d'Alexandar* », la dynastie sombre dans l'impopularité.



Le fond de l'abîme est atteint lorsqu'Alexandre 1er se met en tête d'épouser le 23 juin 1900 une veuve aux moeurs légères, de dix ans plus âgée que lui.

Le ministre de l'Intérieur a tenté de l'en dissuader : « *Sire, vous ne pouvez pas l'épouser. Elle a été la maîtresse de tout le monde, y compris la mienne* ». L'insolent a été giflé. Milan, qui s'est opposé également au mariage, est contraint de reprendre le chemin de l'exil.

### Abymes d'impopularité

Bientôt courent des rumeurs de complot à Belgrade. Elles réunissent plusieurs centaines d'officiers et de militaires.

Le roi fait renforcer ses gardes et ne circule plus qu'accompagné d'une nombreuse escorte. Quant à la reine Draga Machin, elle ne quitte pratiquement plus le palais royal.

Le *Times* de Londres s'en fait l'écho le 27 avril 1903 : « *Il existe un complot militaire de telle ampleur contre le trône que ni le roi ni le gouvernement n'osent prendre de mesures pour l'écraser* ».

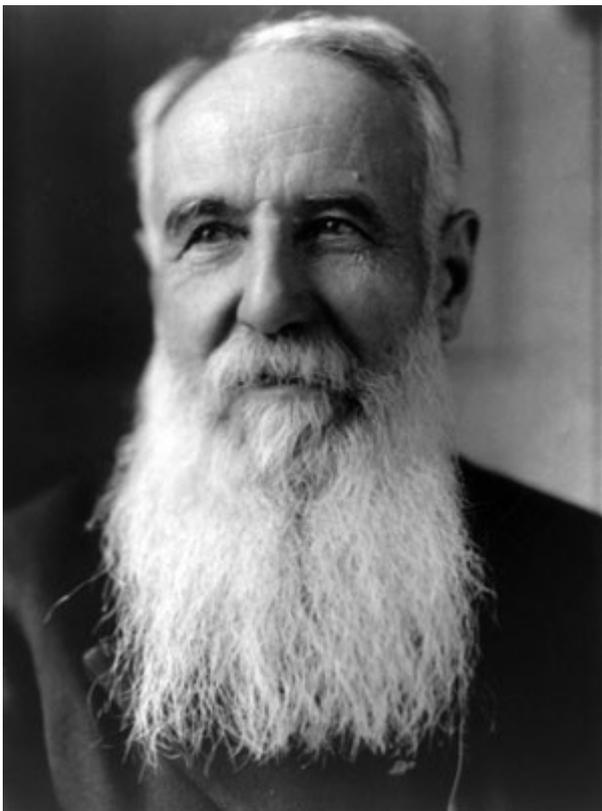
Parmi les meneurs figure l'officier Dragutin Dimitrievitch, surnommé « *Apis* » par ses admirateurs en raison de sa carrure imposante qui évoque le taureau de la mythologie égyptienne. Responsable des services secrets, il va fonder plus tard l'organisation secrète de la [« Main noire »](#) et planifiera l'attentat de Sarajevo...

Comme la plupart des autres comploteurs, il rêve d'une « *Grande Serbie* » qui absorberait tous les Serbes et s'oppose au penchant austrophile du roi.

Après qu'ils aient été massacrés, les deux souverains sont défenestrés et hachés menu au sabre par les insurgés. Les fidèles et les familiers du couple royal sont également assassinés.

Sous son règne va s'accomplir leur rêve, au prix d'un massacre autrement plus conséquent. Ce sera la naissance, à l'issue de la Grande Guerre, du [« Royaume des Serbes, Croates et Slovènes »](#), future Yougoslavie.

Dès le lendemain du coup d'État monte sur le trône Pierre 1er Karageorgevitch, issu de la dynastie rivale.



La réalité du pouvoir passe entre les mains de ◀Nikola Pasic, chef de file des radicaux et chef du gouvernement à six reprises entre 1904 et 1918, y compris pendant la période cruciale de la Grande Guerre.

Né le 18 décembre 1845, il a déjà près de soixante ans quand il prend les rênes de l'État et jusqu'à 45 ans, il a choisi de rester célibataire pour mieux se consacrer à son ambition, la « *Grande Serbie* ».

Son idéal repose en vérité sur une vision mythifiée de la Serbie médiévale du tsar Douchan, laquelle était un royaume parmi d'autres, qui rassemblait des populations très diverses, bien au-delà des Serbes proprement dits.

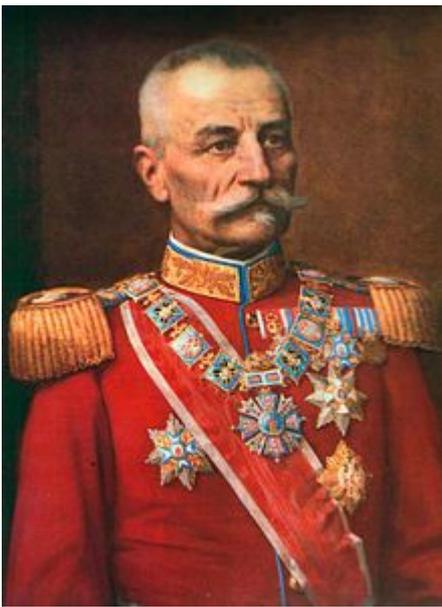
Faute de moyens, le régime des Karageorgevitch choisit de réaliser son objectif national par des actions clandestines. Ainsi appuie-t-il la guérilla

serbe dans la Macédoine ottomane.

Mais surtout, le gouvernement de Pasic décide de s'émanciper de l'Autriche-Hongrie et, pour commencer, choisit de s'équiper en armes non plus auprès de la firme pragoise Skoda mais auprès de Schneider, au Creusot. Comme il n'a pas les moyens de payer ses achats, il s'endette lourdement auprès du gouvernement français.

C'est le début d'une alliance en bonne et due forme avec la France.

L'annexion formelle de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche-Hongrie, le 5 octobre 1908, entraîne une rupture définitive entre Vienne et Belgrade, celle-ci voyant s'éloigner le rêve de « *Grande Serbie* ».



Pierre 1<sup>er</sup> de Serbie



et Draga Mašin,

## Faire la lessive



*Utilisation du bugeoir ou cuvier*Le cuvier doit être plus large que haut pour que l'eau chaude n'ai pas un trop grand espace à traverser. On met dans le fond du cuvier trois ou quatre torchons dont on fait sortir les cornes par le goulot. Sur l'ouverture du goulot, on place l'os d'une machoire inférieure de cochon...elle sert à empêcher les torchons de s'affaisser.

*On entoure le cuvier d'une enveloppe de grosse toile qui garnit son intérieur et déborde de quelques doigts par le dessus ; On place d'abord les draps de maître, puis le petit linge fin (fichus, bonnets, robes, etc.), les chemises de femmes et d'hommes (les cols doivent être tournés vers le centre), enfin les serviettes de table, les mouchoirs les bas blancs (les pieds vers le centre). Le savon de Marseille, coupé en morceaux est répandu sur la surface du linge. On verse dessus deux seaux d'eau ; puis on met dessus dans l'ordre suivant : les draps des domestiques, les serviettes de toilette, le linge des domestiques, les torchons et les chiffons sur lesquels sera versé du savon noir, délayé dans de l'eau.*

*On recouvre le tout d'une grosse toile qui doit retomber du cuvier ; Sur cette toile, on met quatre décalitres de cendres de chêne dans lesquels on écrasera des coquilles d'œufs. Puis on verse de l'eau dessus au fur et mesure qu'elle s'imbibe jusqu'à ce qu'elle sorte du goulot et on laisse le tout jusqu'au lendemain six heures.*

*On débouche alors le goulot et l'on prend de l'eau du baquet pour remplir une grande chaudière qu'on met à la crémaillère et dans laquelle on verse environ deux litres de cendres. Etant près de bouillir, on a un pot à anse, on l'emplit de cette eau chaude sans ôter la chaudière du feu ;, on la verse sur les cendres, puis on en verse un autre pot de a froide qui est dans le baquet et ainsi de suite alternativement jusqu'à ce que l'eau surnage sur la cendre qui ne doit jamais rester à sec. On remet à mesure dans la chaudière autant de pots d'au de lessive froide qui coule dans le baquet qu'on en ôte de chaude, et l'on continue ce travail jusqu'à 8 heures du soir.*

*A midi on doit pouvoir plonger la main dedans sans se brûler ; ce n'est que vers le soir que l'on peut mettre de l'eau presque bouillante, mais jamais tout-à-fait. Quand le coulage est fini, on bouche le goulot, on recouvre le cuvier d'une vieille couverture, afin que la chaleur se maintienne pendant la nuit ; Le lendemain, on débouche pour laisser couler l'eau et l'on procède au lavage tirant le linge au fur et à mesure. L'eau qui est dans le baquet sert d'abord à faire tremper les bas et les chaussettes de couleur et ensuite à nettoyer toute la batterie de cuisine, les cafetières, etc... puis on la porte sur le fumier de la basse-cour.*

## Les mutins de La Courtine

20 000 soldats furent envoyés en 1916 sur le front français par l'allié russe.  
En février 1917, la révolution à Pétrograd destitua le tsar.

Arrivée de troupes russes à Marseille en avril 1916 ▼

Au printemps 1917, pendant l'offensive du chemin des dames, 100.000 soldats français viennent mourir en quelques jours au pied des lignes allemandes. A leur tour, les russes sont



envoyés au massacre (avec les troupes coloniales que l'armée française a amenée en renfort).

Les russes apprennent par le journal clandestin Natcholo que, pendant qu'ils meurent en une lointaine terre étrangère, une révolution se déroule chez eux.

Alors qu'ils sont repliés sur Neufchâteau, ils refusent de

retourner au front et exigent de rentrer en Russie.

Pour éviter la contagion dans ses propres rangs, l'état-major français décide qu'il conviendrait d'isoler rapidement ces troupes russes contaminées par la rébellion. En juin 1917, le ministère de la guerre ordonne alors le déplacement des troupes russes au camp militaire de La Courtine, en Creuse

En mai et juin, après l'échec sanglant de l'offensive Nivelle, 230 cas de mutineries touchant 150 régiments furent recensés sur le front français.

Jugées peu sûres par l'état-major, deux brigades de la division russe du général Lochvitsky (300 officiers, 16 000 hommes, 1 700 chevaux) furent retirées du front de Champagne et envoyées à La Courtine où elles arrivèrent à partir de la mi-juin 1917 .

La discorde règne entre les troupes loyalistes (les russes blancs) et les communistes nommés les "contaminés" par les militaires français. Si les russes blancs acceptent de continuer à se battre en France, les russes rouges veulent rejoindre leur pays et se battre pour la Révolution.

Le 8 juillet, pour éviter le risque d'un ralliement des "blancs" à la cause des "rouges", le général qui commande le corps expéditionnaire russe, décide de quitter le camp en compagnie de tous les officiers blancs et de 6 000 hommes restés fidèles à ce jour.

## **Et débute l'épopée des "Courtintzis"**

Le camp de La Courtine devient alors le refuge de 10 000 soldats acquis à la révolution russe et qui ne demandent qu'à rentrer au pays. Les rebelles se baptisent "Courtintzi". Ils élisent comme chef, un Ukrainien, Afanasie Globa, qui parle correctement le français et qui prend la tête des rebelles pour négocier avec les autorités militaires françaises, leur retour en Russie.

### **Consigne pour les troupes ayant à assurer le dispositif de protection.**

Le Gouvernement Russe ayant décidé de faire rentrer dans l'ordre la partie des troupes russes de La Courtine qui refuse l'obéissance à ses ordres. Les troupes russes fédérés exécuteront les mesures de police nécessaires.

Afin d'éviter toute déprédation et tout préjudice contre les personnes et les propriétés françaises, des troupes françaises seront chargés de protéger les populations d'arrêter et de désarmer les troupes russes qui voudraient forcer leur zone de protection.

Cette consigne doit être accomplie avec fermeté et avec tact en s'inspirant de l'idée que le rétablissement de l'ordre appartient aux troupes russes.

Mais la consigne donnée devra être exécutée par la force si c'était nécessaire.

Sur demande écrite du représentant du Gouvernement russe en cas d'insuffisance de la part des troupes russes fidèles pour remettre l'ordre les troupes françaises leur prêteront leur concours.

Signé : Comby

Dans La Courtine, le commandement russe est totalement dépassé, les officiers sont obligés de « raser les murs » et sont exclus des comités de la 1ère brigade. Le camp est très vite isolé par la gendarmerie et les troupes françaises. Les soldats et les officiers russes ne peuvent dépasser un périmètre 4 km autour du camp de La Courtine, ni pénétrer dans les villages alentour.

Là, les russes refusent de rendre leurs fusils qu'ils emmènent dans le camp, expulsent leurs officiers et forment des soviets de soldats. Ils réaffirment que tout ce qu'ils veulent est leur retour en Russie. L'état major français rassemble alors 5500 soldats français, 3100 soldats russes loyalistes, et fait encercler le camp.



En septembre 1917, il donne l'ordre d'ouvrir le feu. Le premier cercle, les loyalistes russes, tire à la mitrailleuse sur les mutins russes encerclés. Derrière eux, l'artillerie française écrase le camp pendant 2 jours sous 800 obus de 75mm.

Quand le feu cesse, les délégués des soviets de soldats rescapés sont immédiatement fusillés. Les autres mutins sont condamnés aux travaux forcés et déportés dans les colonies africaines de la France.

### **Officiellement : 8 tués et 44 blessés**

Selon les chiffres officiels, sur les 8 515 mutins, il n'y a eu que 8 tués et 44 blessés. Officieusement, sur les 10 000, il ne serait resté environ que 8 000 survivants qui ont été traités de manière ignoble et expédiés en Afrique.

Il est, de fait, impossible de connaître le nombre exact de morts car ils ont été enterrés clandestinement de nuit et on a fait disparaître les traces de toute tombe (sauf la petite dizaine du cimetière de la Courtine mais dont on ignore tout). En mai 1918, Globa, chef de la révolte et un groupe de 53 réfractaires furent enfermés à la prison de l'île d'Aix



Afanasie Globa au centre lors de son arrestation

[Christine Dabé divers sites internet](#)

## Napoléon exilé à l'île d'Elbe 3 mai 1814

Après la désastreuse bataille de Leipzig et suite au traité de Fontainebleau, Napoléon est déchu du trône de France et se retrouve à n'exercer le titre d'empereur que sur la petite île d'Elbe où il est exilé



Le 3 mai 1814, sur l'île d'Elbe, petite sous-préfecture française en méditerranée occidentale, on annonce l'arrivée d'un navire anglais. Le bateau entre dans la rade de Porto-Ferraio et jette l'ancre. Le lendemain, 4 mai, Napoléon débarque sur ce qui est désormais son nouveau royaume...

Quelques mois plus tôt, la campagne de France se termine de façon désastreuse pour l'Empereur. La trahison de ses maréchaux le force à abdiquer. A l'instigation du Tsar, les Alliés lui accordent la souveraineté de l'île d'Elbe et une rente annuelle de 2 millions de francs. A Fontainebleau, Napoléon est seul face à la lâcheté de ses plus proches qui l'abandonnent un par un. Le 13 avril 1814, il tente même de se suicider. Le 20 avril, c'est l'épisode déchirant des adieux à la Garde Impériale. Puis c'est l'exil...

Le lendemain même de son arrivée, Napoléon se fait un devoir de visiter l'île. La végétation, les senteurs, tout lui rappelle sa Corse natale. Mais la déception est là

« Que mon île est petite ! ». Son nouveau territoire ne dépasse pas en effet 220km carrés. Pour toute défense, il ne peut compter que sur les 1200 hommes de Cambonne. En guise de marine, il n'a qu'un brick, une goélette, et quelques autres petits navires grâce auxquels il peut recevoir des nouvelles de France et d'Italie. La première nuit de Napoléon fut loin d'être reposante : l'exécrable logement qu'on lui avait attribué ainsi que le chahut de la ville en fête, le poussèrent dès la matinée suivante à chercher une demeure plus tranquille et digne de son rang. Napoléon trouva la résidence qu'il cherchait : la [Palazzina dei Mulini](#). Il s'agit d'une

villa construite à l'endroit où se dressaient auparavant quatre moulins (d'où son nom), entre le Fort Falcone et le Fort della Stella, sur la falaise qui regarde le continent, par delà la mer.

Il ne se laisse pourtant pas abattre. Fidèle à sa réputation de travailleur infatigable, il entreprend tout d'abord d'organiser son « palais » et son gouvernement. Petit à petit, il déploie une très grande activité : irrigations, plantations d'oliviers, assainissements, créations de routes, de fontaines, etc...

Durant une promenade à cheval, activité qu'il pratiquait tous les jours, Napoléon arriva dans la vallée de San Martino: là, les bois feuillus, les vignobles et une maison donnant sur le golfe de Portoferraio le subjuguèrent au point qu'il décida d'en faire [sa résidence d'été](#), le lieu idéal pour abriter ses amours. Il demanda un prêt à sa sœur Paolina, qui, pour satisfaire le désir de Napoléon, vendit quelques uns des ses plus beaux bijoux.

Sa mère, Letizia, le rejoint le 2 août. Le 1er septembre, c'est Maria Walewska, sa maitresse dite « son épouse polonaise », qui le retrouve avec leur fils, Alexandre, âgé de 4 ans. Elle repart le 4. Il ne les reverra plus. L'Impératrice Marie-Louise souhaite également le rejoindre, avec l'Aiglon, son fils, le Roi de Rome. Mais son entourage autrichien l'en empêche. Elle est bientôt séduite par le beau Comte de Neipperg, habilement glissé dans son lit par le rusé Metternich. Marie-Louise est définitivement redevenue autrichienne... Napoléon apprend également la mort de Joséphine. Il en est extrêmement affecté. Il est décidément bien seul et a tout perdu...

Malgré tout, l'Empereur déchu semble accepter son exil. C'est en tout cas ce que semble constater Campbell, l'officier anglais chargé de le surveiller. Napoléon donne en effet l'apparence d'une vie rangée et paisible, bercée par le repos, les promenades, les jeux, les soirées calmes et l'administration tranquille de son petit bout de terre. Mais la réalité est toute autre.

En vérité, il se joue de Campbell et trompe son monde. La France est au cœur de ses pensées les plus secrètes. Son but est bel et bien de reconquérir sa couronne. Car tout le pousse à quitter l'île. Il connaît d'abord la situation en France et la croissante impopularité de Louis XVIII qui enchaîne fautes politiques et choix économiques désastreux. Ensuite, la rente annuelle de 2 millions qui doit lui être versée n'arrive pas. Ses maigres finances s'assèchent de jour en jour. Enfin, la rumeur lui parvient du Congrès de Vienne où les Alliés auraient évoqué pour lui un exil plus lointain sur l'île anglaise de Sainte-Hélène. Pour lui la situation est claire. Le temps joue contre lui. Dès janvier 1815, il mûrit avec précision un plan d'évasion.

A la mi-février 1815, il fait repeindre son brick, « L'Inconstant » aux couleurs britanniques. Puis il fait embarquer des armes, des vivres et des munitions sur ses autres navires, dans le plus grand secret. Campbell n'est alors pas sur l'île. Il est retenu en Italie depuis le 14 février par sa maîtresse, la Comtesse Miniaci...

Le 23 février, Napoléon a un entretien avec sa mère dans lequel il lui annonce sa décision de partir. Elle lui répond : « Ce qui doit être sera. Que Dieu vous vienne en aide... Mais s'il est écrit que vous devez mourir, il est préférable que ce ne soit non par le poison, ni dans un repos indigne de vous, mais l'épée à la main... ».

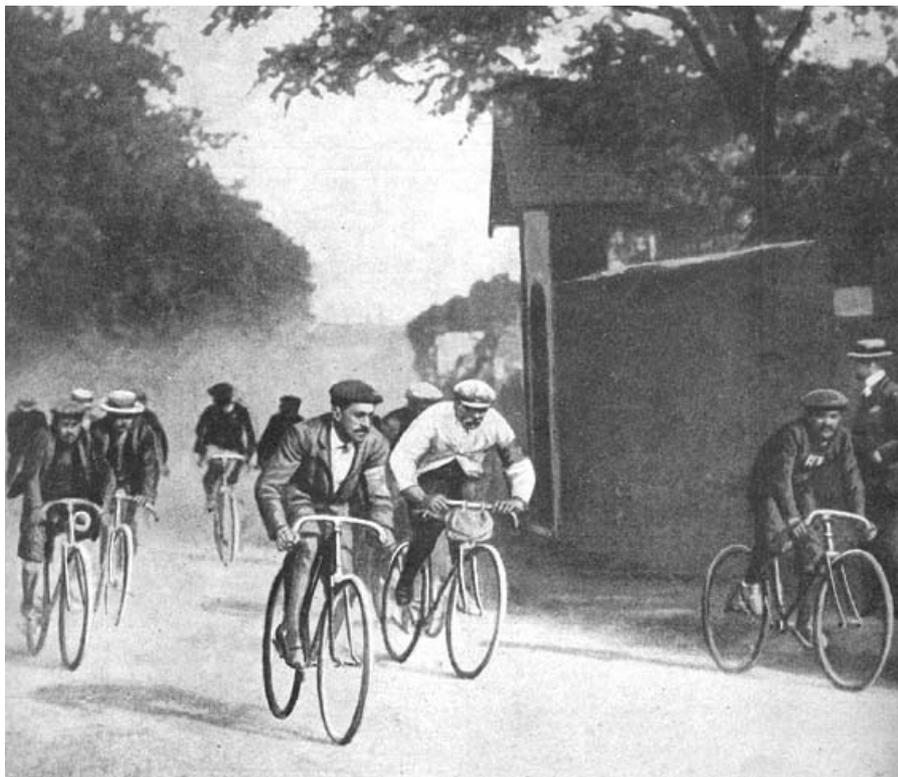
Le 26 février 1815, Napoléon fait ses adieux aux quelques Elbois venus le saluer et s'embarque sur « L'Inconstant ». Avec lui, les soldats de Cambronne s'entassent tant bien que mal. A 7 heures du soir, profitant de la nuit tombée, le petit convoi lève l'ancre et met le cap vers la France et le Golfe-Juan. Le trajet s'effectue presque sans encombre. Le 27, puis le 28 février, des navires français croisent le convoi mais ne lui prête pas attention. Le 1er mars, vers midi, le Cap d'Antibes se profile à l'horizon. Napoléon a réussi son coup d'audace. Le 20 mars suivant, il entre dans Paris. Pas une goutte de sang n'a été versée. L'Aigle a volé « de clochers en clochers jusqu'aux tours de Notre-Dame... ». C'est le début des Cent-Jours. Au bout, ce sera Waterloo...



## 1er-19 juillet 1903 : Le premier Tour de France cycliste

### Soixante concurrents pour la gloire

Au tournant du XXe siècle, la bicyclette jouit d'un grand prestige et plusieurs courses sur piste (*Les Six jours de la piste*) ou sur route (Bordeaux-Paris, Paris-Roubaix, Paris-Brest-Paris...) attirent un nombreux public



Un journaliste passionné de sport, Pierre Giffard, à l'origine des principales courses sur route, fonde en 1892 un quotidien consacré à son sport favori, *Le Vélo*. Imprimé sur papier vert, il atteint rapidement le tirage de 80.000 exemplaires.

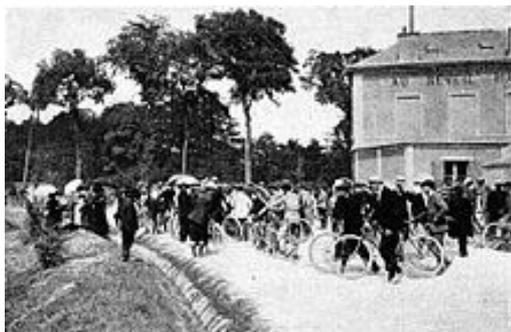
Arrive l'Affaire Dreyfus. Giffard peine à cacher ses opinions dreyfusardes. Conduits par le comte Jules-Albert de Dion, plusieurs fabricants de cycles et d'accessoires, qui ne partagent pas ses opinions, se détournent de lui et financent un journal concurrent, *L'Auto-Vélo*.

Celui-ci est dirigé par Henri Desgrange, un ex-clerc de notaire reconverti dans le sport. Champion cycliste et directeur du Vélodrome de Paris, c'est aussi un chroniqueur sportif célèbre. Son journal sort le 16 octobre 1900, pendant la grande Exposition universelle de Paris. Pour se distinguer de son concurrent, il est imprimé sur papier jaune...

Emporté par sa passion, Giffard commet l'erreur d'écrire sur l'Affaire Dreyfus dans son journal, ce que beaucoup de lecteurs ne lui pardonnent pas. Desgrange jubile. Même s'il doit renoncer à son titre par décision de justice et ne plus s'appeler que *L'Auto*.

En quête de nouvelles idées, il se voit proposer par l'un de ses jeunes rédacteurs, Géo Lefèvre, l'idée, non plus d'une simple course sur route mais du Tour de France. L'annonce officielle en est faite par *L'Auto* le 19 janvier 1903.

Les 60 concurrents officiels de ce premier Tour de France cycliste partent le 1er juillet de Montgeron, en région parisienne, après avoir payé un droit d'inscription de 10 francs (initialement fixé à 20 francs, ce droit avait fait reculer beaucoup de candidats et obligé les organisateurs à reporter le départ de deux mois ! Malgré cela, beaucoup d'amateurs s'associent à la course sans prendre la peine de s'inscrire.



Le 01 juillet 1903, à 15h16, devant le café "*Le réveil-matin*" situé à la périphérie de Villeneuve-Saint-Georges, un peloton de 59 concurrents prend le départ du premier Tour de France donné par Georges Abran, après avoir payé un droit d'inscription de 10 francs (initialement fixé à 20 francs, ce droit avait fait reculer beaucoup de candidats et obligé les organisateurs à reporter le départ de deux mois !). La première étape emmène les coureurs

jusqu'à Lyon, soit un parcours de 467 km.. Tous les coureurs inscrits se voient promettre une prime de cinq francs par jour et le vainqueur de l'épreuve est assuré d'une récompense de trois mille francs.



Vingt coureurs arrivent au terme de l'épreuve, à Paris, le 19 juillet suivant, après avoir parcouru un total de 2428 kilomètres en six étapes, via Lyon, Marseille, Toulouse, Bordeaux et Nantes. L'arrivée de la dernière étape au Parc des Princes à Paris se fait dans une liesse générale, au milieu de très nombreux spectateurs

Le vainqueur est Maurice Garin (32 ans), un ramoneur originaire du Val d'Aoste. Il a pédalé un total de 94 heures 33 minutes à la vitesse moyenne de 26 km/h.

### **Les avatars d'un solide centenaire**

D'une année sur l'autre, le Tour gagne en popularité, pour la plus grande satisfaction de ses créateurs, Henri Desgrange et Géo Lefèvre, et de *L'Auto*, dont le tirage passe de 25.000 à 65.000 exemplaires (son concurrent a cessé de paraître dès la fin 1903).

Le Ballon d'Alsace sera la première montagne escaladé par les coureurs du Tour, en 1905

Le Tour découvre les Pyrénées en de début d'année 1910, Alphonse Steines, collaborateur du journal *l'Auto*, propose à Henri Desgrange, une incroyable nouveauté pour redonner de l'intérêt au tour ! Le ballon d'Alsace ne suffit plus, il veut envoyer le peloton à l'assaut des Pyrénées...

Le 19 juillet 1910, les coureurs abordent pour la première fois les cols pyrénéens. Au cours de l'étape Perpignan-Luchon (**289 km**), ils franchissent le col de Port, le Portet d'Aspet et le col des Ares. Seulement quatre coureurs abandonnent. Octave Lapize gagne cette première étape Pyrénéenne

Tour 1910 Octave LAPIZE, remportera à Paris ce huitième Tour de France devant le Luxembourgeois François Faber et le Français Gustave Garrigou.



François Faber



Octave Lapize



Gustave Garrigou

En 1913, l'épreuve emprunte les cols montagnards, notamment l'Aubisque et le Tourmalet, dans les Pyrénées.



Au sommet de l'Aubisque, Eugène Christophe, passe en tête devant le belge Philippe Thys. Dans l'ascension du Tourmalet, il est rattrapé puis double par le belge, qui passe le premier au sommet.

Mais dans la descente vers Sainte-Marie de Campan, Christophe est renversé par une voiture suiveuse. La fourche de son vélo est brisée.



Selon le règlement, il doit réparer seul ou abandonner. Il descend alors à pied les 14 kilomètres qui le séparent de sainte Marie de Campan en portant son vélo sur l'épaule.

Au village, il trouve une forge et commence la réparation de son vélo Il brase une barre de fer qu'il faut ensuite enfoncer dans le cintre, avant de resserrer le tout à l'aide de goupilles.

Au bout de **quatre heures**, sa réparation terminée, Christophe repart

L'année suivante, la guerre éclate quelques jours après la compétition. Celle-ci reprend en 1919. À cette occasion, le vainqueur au classement général reçoit pour la première fois un maillot jaune (la couleur de *L'Auto* !). Les conditions de la course sont très dures. Ainsi les coureurs doivent-ils jusqu'en 1930 assurer eux-mêmes les réparations de leur vélo sans faire appel à quiconque.

Interrompu une nouvelle fois par la Seconde Guerre mondiale, le Tour reprend en 1947, à l'initiative de *L'Équipe*, quotidien fondé par Jacques Goddet

### **Une popularité rentable et convoitée**

Dans ses débuts, la compétition était suivie par les riverains de la route, venus en spectateurs. Le reste de la population en avait connaissance à travers les articles très enlevés de la presse écrite. Les plus remarquables demeurent ceux d'Antoine Blondin (1922-1991). Cet écrivain et journaliste a contribué par son talent à forger la légende du Tour.

Mais dès 1929, la compétition est aussi suivie par la radio. Dans les années 1950, enfin, elle est télévisée en direct. Elle va du coup grandir en réputation et changer de nature...

Pelissier en 1919 ▼



1903 Arrivée de Maurice Garin ▼



## Un crime de supposition d'enfant ? – Bordeaux 1859

« Supposition d'enfant », on peut dire aussi : « simulation d'enfant ». C'est de nos jours un délit – qualifié crime en 1859 ? - d'atteinte à la filiation qui consiste dans le fait d'attribuer la maternité d'un enfant à une femme qui n'a pas accouché.

On peut lire ci-dessous le texte intégral de cette affaire.

L'enfant a été déclaré deux fois à l'état civil : le 30 avril sous le nom de Jean Amade et le 4 mai comme Paul Destans.

Acte du 30 avril 1859

026.  
Jean Amade (Jean Baptiste)  
Le trente avril mil huit cent cinquante neuf à onze heures, du matin, par devant nous, adjoints du maire de Bordeaux, remplissant les fonctions de l'officier de l'état civil de ce lieu. M<sup>rs</sup> Jeanne Fortthou, âgée femme, demeurant à Bordeaux rue des Queuxables, St. laquelle nous a présenté un enfant de sexe masculin, né chez elle, le vingt-neuf du courant, à une heure de relevée, fils de père non nommé et de M<sup>lle</sup> Marie Amade, gouvernante, âgée de vingt deux ans, demeurant à Bordeaux rue des Combiers n<sup>o</sup> 10. et auquel enfant on donne le prénom de Jean Baptiste, fils en présence de M<sup>rs</sup> Jean Hermite, portefaix, âgé de quarante ans, rue des Couils, et de Gabriel Ferré, garde-chiourme, âgé de cinquante cinq ans, rue Barrade St. Lecture faite du présent, la coupletante et les premiers témoins ont signé avec nous, le dernier a déclaré ce savoir.

J<sup>ne</sup> Fortthou  
Hermite  
L'adjoint de Maire  
St. Amade

Acte du 4 mai 1859

649  
Paul Destans (Paul)  
Le quatre mai mil huit cent cinquante neuf, à onze heures, du matin, par devant nous, adjoints du maire de Bordeaux, remplissant les fonctions de l'officier de l'état civil à ce jour, M<sup>rs</sup> Pierre Antoine Destans, chauffeur, âgé de trente deux ans, demeurant à Bordeaux rue du Four, 10 lequel nous a présenté un enfant de sexe masculin né dans sa demeure le deux du courant à une heure du soir, et lui a déclaré en le M<sup>rs</sup> Suzanne Noguès, son épouse, âgée de vingt six ans, et auquel enfant il donne le prénom de Paul, fils en présence de M<sup>rs</sup> Jean Desmon, cordier, âgé de vingt deux ans, rue du Gas, 147 et de Paul Coussolle, chauffeur, âgé de vingt trois ans, quai de la Grand St. Lecture faite du présent, les témoins ont signé avec nous, le premier a déclaré ce savoir.

Desmon Jean Paulin Coussolle  
L'adjoint de Maire  
St. Amade

### Rapport

25 octobre 1859

Informé qu'un crime de supposition d'enfant avait été commis il y a quelques mois par une femme du quartier St Michel, j'ai immédiatement procédé à des investigations desquelles sont résultés les faits suivants :

La nommée Suzanne Noguès épousa en 1849 le sr Pierre Antoine Destans, marin chauffeur. Une fille naquit de cette union en l'année 1850, mais elle mourut en 1857 à l'âge de 8 ans en l'absence du père service sur un navire de l'Etat. Rentré chez l' alors en ui peu de jours après la mort de sa fille Pierre Antoine Destans éprouva un profond désespoir. Sa douleur se calma cependant mais il lui resta cependant une irritation qui se manifestait en reproches violents à sa femme sur la mort de leur enfant

*et sur sa stérilité présente; il l'accusait en même temps de ne pas lui avoir été fidèle pendant son absence. Celle-ci s'en défendait et pour mettre enfin un terme aux emportements de son mari et à une cohabitation qu'ils rendaient intolérables, elle résolu de simuler une grossesse. Son projet fut mis à exécution; le calme rentra dans le ménage et Pierre Antoine Destans manifesta la joie qu'il éprouvait d'avoir bientôt un enfant. A l'aide de coussins Suzanne Destans se donnait les apparences extérieures d'une femme enceinte. Mais la supercherie ne pouvait durer longtemps sans être découverte et la femme Destans, fort embarrassée d'ailleurs, conçut l'idée de se procurer un enfant et de faire croire à son mari qu'il était le sien. Elle s'adressa successivement aux femmes Sauvignon, Soulié et Senget, accoucheuses, leur confia son secret et leur demanda de l'aider dans sa tromperie; celles-ci lui demandèrent qui 80f, qui 50f, pour ce service et la femme Destans ne revint pas chez elles. Elle s'adressa en dernière ressource à la femme Forthon, accoucheuse rue des Incurables qui lui présenta les dangers d'un pareil acte, refusa de s'y associer, mais consentit à la mettre en relation avec une fille, prête à accoucher afin qu'elles puissent s'arranger ensemble. Cette fille était la nommée Amade (Marie), 22 ans, domestique sans place, enceinte pour la 3<sup>e</sup> fois et qui consentit à donner après ses couches son enfant à la femme Destans, déclarant en faire un abandon complet et s'engageant à ne jamais le réclamer; cet arrangement fut conclu sans demande ou promesse d'argent de part et d'autre. A partir de ce moment la femme Destans fit porter son propre linge par la fille Amade qui le 29 avril dernier accoucha d'un enfant mâle. En l'absence de m. Destans le linge ensanglanté et l'enfant furent transportés la nuit suivante au domicile conjugal. L'accouchement avait eu lieu le 29 avril à 1 heure après midi et le même jour l'enfant fut présenté à l'Etat civil, inscrit comme fils de Marie Amade et père non nommé et reçut le prénom de Jean Baptiste. La femme Forthon s'était ainsi mise en règle avec le Devoir que lui impose sa profession.*

*La dame destans de son côté simula un accouchement comme elle avait simulé sa grossesse et à son retour, le 4 mai, Pierre Destans, tout joyeux de sa paternité, se transporta aux bureaux de l'Etat Civil y déclara la naissance d'un enfant né la veille de lui déclarant et de Suzanne Noguès et lui donna le prénom de Paul.*

*Telle est l'affaire dans tous ses détails. Avant de prendre aucune mesure, je crus devoir la soumettre à M. le Procureur Impérial au Petit Parquet pour lui demander une décision. Je ne laissai pas ignorer à ce magistrat que l'affaire était peu connue, que sa gravité me semblait atténuée par le fait que l'enfant supposé laissé entre les mains de sa véritable mère aurait des chances misérables, car Marie Amade avait déjà abandonné l'un de ses enfants à un père putatif et placé le 2<sup>e</sup>me à l'hospice des enfants trouvés, que le troisième, touché par une criminelle supercherie il est vrai dans le sein d'une famille honête, y recevrait des soins et une éducation morale et religieuse que Marie Amade était hors d'état de lui prodiguer, que led Sr Destans ignorait encore qu'il était victime d'une tromperie et se croyait réellement père de l'enfant présenté par lui à l'Etat civil et qu'enfin un procès en pareille matière pourrait être tout au moins une cause dangereuse de scandale. M. Decous Lapeyreire, substitut m'invite, néanmoins à dresser procès-verbal pour être soumis à un sérieux examen.*

*J'ai transmis aujourd'hui ce document à M. le Procureur Impérial pour y donner la suite qu'il jugera convenable. Je n'ai procédé à aucune arrestation et le sr Destans est toujours dans l'ignorance de ce qui s'est passé et de ce qui se passe aujourd'hui.*

*Cette affaire m'a paru curieuse et digne d'intérêt et c'est pourquoi j'ai cru devoir la raconter dans tous ses détails.*

*Bordeaux le 25 octobre 1859  
Le Commissaire Central*

# La vie dans les tranchées

A partir de la fin de l'année 1914, avec l'échec des grandes offensives mises au point par les états-majors des deux camps adverses, les armées s'enterrent dans des tranchées pour une guerre de position qui s'éternisera jusqu'en 1918

Sur le front, la vie des soldats est terrible. Dans le froid et dans la boue, il faut résister aux assauts ennemis, aux tirs d'artillerie, aux gaz asphyxiants. Pourtant, c'est là dans ces tranchées, que des millions de soldats, ceux qui ont la chance de ne pas se faire tuer ou de se retrouver prisonniers, vont passer près de quatre années.



Les " poilus " souffrent énormément, couchés dans la boue et le froid, tremblants à en pensant à l'assaut à la baïonnette qui se prépare.

Il faut encore essayer de dormir, disputer son pain aux rats, tout en mangeant une gamelle de " fayots " et en buvant du "gros rouge ".

Il faut aussi tuer les poux qui pullulent et qui apportent le typhus. La tranchée est un abri, mais il faut évidemment en sortir, pour attaquer la tranchée d'en face.

Il faut se hisser le long du parapet, gluant de boue, lancer ses grenades, déclencher un feu d'enfer pour empêcher les autres de sortir et les prendre dans leur trou.

Les soldats parviennent, difficilement, à supporter la vie dans les tranchées, grâce à la camaraderie, à la solidarité, au jeu et aux travaux manuels. La correspondance avec la famille, ou les marraines de guerre compte beaucoup.

Les poilus se trouvant dans les tranchées situées en première ligne vivaient ainsi dans l'angoisse constante de la prochaine attaque : la consommation de certains produits se répandit d'ailleurs largement en première ligne (alcool, drogue) afin d'évacuer cette angoisse omniprésente.

### **La nourriture :**

est l'une des premières préoccupations du combattant, un problème quotidien et essentiel. Les cuisines sont à l'arrière. On désigne donc un soldat dans chaque compagnie pour une corvée de ravitaillement.

Les hommes partent avec des bidons jusqu'aux cuisines régimentaires et reviennent les livrer en première ligne.. Il était donc fréquent que la nourriture soit livrée froide, soit déversée en raison des conditions d'acheminement difficiles ou encore non distribuée face à l'ampleur des affrontements. La malnutrition prédominait donc, tout comme la déshydratation et la mauvaise qualité de l'eau que les soldats faisaient bouillir pour la purifier.

Georges Clémenceau rend visite aux soldats



Les repas sont souvent arrosés de vin, dont chaque ration est souvent importante pour le combattant. En hiver, c'est le vin chaud, épicé. La nourriture principale du soldat reste le pain. Le soldat porte une ration de combat, composée de 300 grammes de biscuit, dit « pain de guerre », et de 300 grammes de viande de conserve, du Corned beef, mais, en réalité, les quantités furent moins importantes et de moindre qualité.

Les soldats ont chacun un bidon de un à deux litres d'eau.. La qualité de l'alimentation joue également sur l'état physique du soldat ; les cas de dysenteries et de maladies intestinales sont fréquents. La faim, la soif et le besoin de sommeil dominaient la vie quotidienne des hommes des tranchées.

### **Le sommeil :**

Les soldats dormaient dans des casemates, souvent protégés sous d'importantes masses de terre. Elles sont parfois décorées, mais l'atmosphère y est souvent humide et insalubre. Les hommes dorment le plus souvent sur des paillasses ou des matelas fins. Il est difficile de dormir dans le tonnerre des obus et l'appréhension de la mort.

Les poilus préféraient dormir par terre dans la nature, plutôt que sur les matelas des casernes. Dormir même en compagnie des rats devenait un immense plaisir. Ils avaient peur, beaucoup parlaient ou criaient durant leur sommeil. Les rats venaient manger la nourriture, et les poux et les parasites étaient un véritable fléau. Les mouches attaquaient le jour et les moustiques la nuit. Partout la vermine s'attaquait à la mort. Il s'ensuit un état indescriptible de tension nerveuse.

### **Branle-bas de combat à l'aurore :**

Chaque jour, à l'aurore, le moment où habituellement l'ennemi attaquait, les soldats se réveillaient au cri de « branle-bas de combat » pour garder les tranchées de la ligne de front. Ensuite, s'il n'y avait pas eu d'assaut ils se rassemblaient pour des inspections, le déjeuner et leur ration quotidienne de rhum.

### **Corvées quotidiennes**

Après le branle-bas de combat, l'inspection et le déjeuner, les soldats accomplissaient diverses corvées allant du nettoyage des latrines au remplissage de sacs de sable ou à la réparation des caillebotis. Pendant qu'il faisait jour, ils effectuaient tous les travaux sous terre et à l'abri des fusils des tireurs d'élite. Entre les corvées, il y avait souvent du temps pour des loisirs. Les soldats lisaient, rédigeaient leur journal intime, écrivaient des lettres ou jouaient à des jeux de hasard.

Certains fabriquaient des objets, des bijoux avec toutes sortes de matériaux fournis par les douilles, les ceintures d'obus, les boutons d'uniforme. Ces réalisations étaient préservées, vendues ou bien troquées.

### **Activités de nuit dangereuses**

La nuit était à la fois le moment où on s'activait le plus, et le plus dangereux dans les tranchées. À la faveur de la nuit, les soldats se hissaient souvent hors de leurs tranchées et avançaient dans le no man's land (la zone neutre), le terrain dévasté entre les deux armées. Des équipes de travail y réparaient les barbelés ou creusaient de nouvelles tranchées. Des opérations plus offensives consistaient à patrouiller pour détecter l'activité des ennemis ou effectuer des raids pour tuer ou capturer des soldats ennemis ou recueillir des renseignements.

### **La souffrance physique :**

On note l'apparition d'infections spécifiques au théâtre des tranchées, comme ce fut le cas avec les pieds gelés et "le pied de tranchée", conséquence directe de la confrontation permanente des pieds avec l'eau boueuse des tranchées, qui pouvait déboucher sur la gangrène, et à de nombreuses reprises il y eut des évacuations pour cause de bronchite aiguë, de pleurésie et d'autres maladies pulmonaires

## La mort, faucheuse infatigable

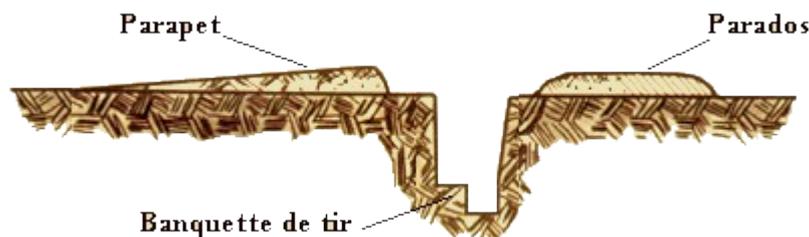
Même dans les moments soi-disant tranquilles, la mort fauchait inexorablement des vies. Mises à part les véritables batailles, les tirs d'embuscade et les obus tuaient régulièrement des soldats dans les tranchées, phénomène appelé « gaspillage ». Ce nombre régulier de morts obligeait à envoyer constamment des renforts. Dans les unités d'infanterie composées de huit cents hommes, les taux de « gaspillage » allaient atteindre dix pour cent des effectifs par mois ou 80 soldats tués ou blessés.

## Les diverses tranchées

### Tranchée de tir ou tranchée de premières lignes :

D'une manière générale, une tranchée ne doit jamais être rectiligne afin d'empêcher les tirs en enfilade et les effets de souffle. Plusieurs formes existent : en zigzags ; en vagues ; en crémaillères ; en traverse, en traverse tournantes...

Une tranchée de première ligne est le plus souvent tracée en traverses ou en traverses tournantes.



Dans la tranchée, différents aménagements peuvent être entrepris : Les bords de la tranchée peuvent être renforcés de sacs de terre ; Des caillebotis de bois (treillages réalisés de fines branches) peuvent être disposés contre les parois, ils servent à les renforcer et à absorber la dilatation que leurs causent les intempéries et les vibrations des bombardements ; Le sol peut être rehaussé de planches de bois afin de préserver les hommes de l'humidité et de la boue ; Les banquettes de tir peuvent être renforcées de planches de bois...

Tout au long de la tranchée, des postes d'observation sont installés Ils sont placés stratégiquement aux endroits où le relief permet la meilleure vision de la tranchée adverse.



A espace régulier, des abris couverts dit "abris léger" ou "sapes" sont aménagés. Ils peuvent abriter 6 à 8 hommes. Ils doivent être creusés sous plusieurs mètres de terre et renforcés de rondins et de poutres de bois afin de pouvoir résister à un bombardement de petits calibres tels que les 77 et 105 mm.

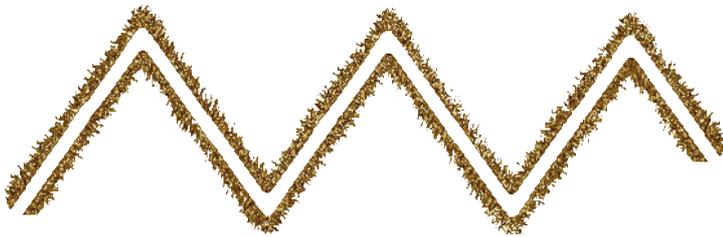
En général, les tranchées de premières lignes sont suivies d'un réseau de fils barbelés plus ou moins dense. C'est le moyen de défense le plus rapide et le plus facile à mettre en place sur une grande étendue. De plus, il est peu onéreux, facile à produire, léger, peu encombrant avec son stockage en rouleaux, relativement facile à acheminer jusqu'aux tranchées de première ligne, pouvant être mis en place par peu d'hommes et très difficile à détruire par les bombardements. Pour toutes ces raisons, il est employé massivement.

### **Tranchée de communication :**

Comme une tranchée de première ligne, un boyau de communication ne doit jamais être rectiligne. Il est le plus souvent tracé en zigzags, en vagues ou en crémaillère. Il est souvent très étroit afin de protéger au mieux les hommes qui les empreintes et profonds de 1 m 50 à 2 m.



Tranchée en vagues



Tranchées en zigzags



Tranchée en crémaillère



Les changements de directions doivent être nombreux et aménagés afin de permettre un croisement facile. En effet, le boyau de communication est sujet à une multitude de va et vient : les brancardiers qui évacuent les blessés sur les brancards, les " hommes soupes " qui amènent les repas, les hommes de ravitaillement chargés de munitions et de matériels diverses....

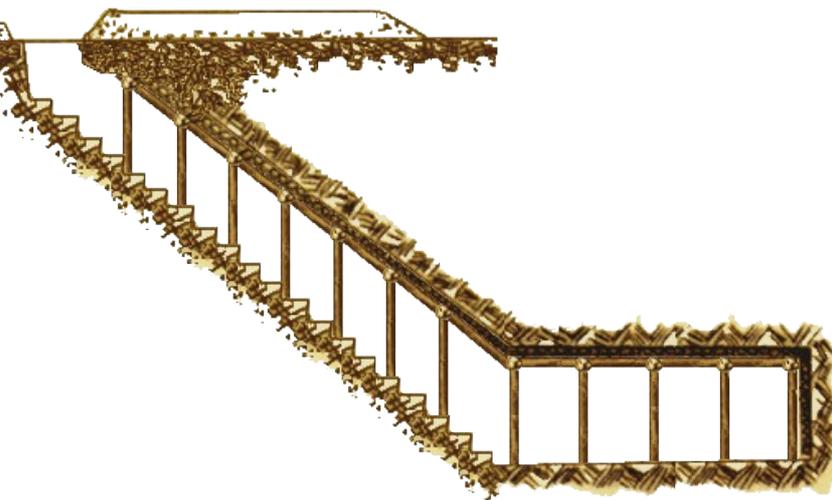
Ces boyaux ont un point faible, en cas d'invasion des premières lignes par l'ennemi, ils facilitent la progression de ce dernier vers l'arrière. Il est donc impératif de mettre en place tout au long du boyau des points fortifiés. Ils servent alors à ralentir les éventuels assaillants qui emprunteraient le boyau.

### **Tranchées d'appuis ou tranchées de secondes et troisièmes lignes :**

A 100 mètres environs en arrière se trouve la tranchée d'appuis de seconde ligne. Elle est parallèle à la tranchée de première ligne et y est reliée par les boyaux de communications. Le plus souvent, elle a le même tracé en traverses ou en traverses tournantes.

Cette tranchée a plusieurs fonctions, elle sert de tranchée d'appui à la première ligne, de point de replis si la première ligne devient intenable, de lieux de rassemblement lors d'une offensive, de lieux de repos pour les hommes, de poste de commandement et de poste de secours.

Cette tranchée est donc aménagée en conséquence avec des abris volumineux et robustes. Ils sont en théorie recouvert d'un minimum de 6 mètres de terre, possèdent 2 sorties et leurs parois sont bétonnées. De tels abris sont capables de résister aux obus de gros calibres tels que les 380 et 420 mm.



Le poste de commandement est équipé de lignes téléphoniques et de pigeons voyageurs. Le poste de secours dispose d'équipements permettant les opérations d'urgences et la réalisation des premiers soins en attendant de l'évacuation des blessés vers l'arrière. La tranchée est renforcée de mortiers de tranchées, les " crapouillots "



Mortiers 58T n° 2 ▲

et 58T n° 1 ▼

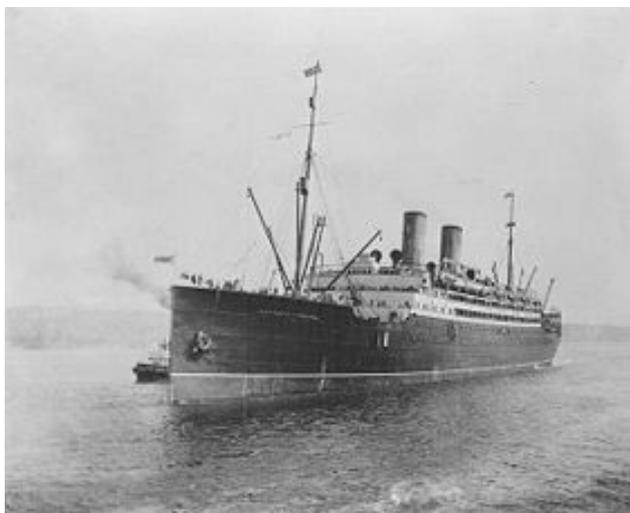


Motiers de tranchée 58T n° 1bis

Mortier Van Deuren

[Christine Dabé internet « les Français à Verdun1916 »](#)

## Naufrage de l'*Empress of Ireland* le 29 mai 1914



Le 29 mai 1914, à 1h45 du matin, le paquebot *Empress of Ireland* sombre en quinze minutes au large de Rimouski, dans l'estuaire du St-Laurent (province de Québec). Il a été éperonné en plein brouillard par le charbonnier norvégien *Storstad*.

Moins médiatique que le naufrage du [Titanic](#), la catastrophe n'en fait pas moins 1012 victimes sur 1477 personnes à bord...

L'*Empress of Ireland* était un paquebot transatlantique de la Canadian Pacific

Steamship Company lancé le 26 janvier 1906 et qui assurait la liaison régulière entre Québec et Liverpool, en Angleterre. L'*Empress of Ireland* jauge 14 000 tonneaux et mesure 172 mètres de long, 22 mètres de large pour un tirant d'eau de 8 mètres. Propulsé à plus de 20 nœuds par 2 énormes hélices et des chaudières à quadruple expansion, il pouvait relié Québec à Liverpool en moins de 6 jours...

D'une capacité de 1 536 passagers, dont 310 en première classe, 468 en seconde, 758 en troisième et son fonctionnement assuré par 420 membres d'équipage dont 130 en salle des machines.

Le 29 mai 1914, il fait naufrage dans l'estuaire du fleuve Saint-Laurent, près de Rimouski.



L'*Empress of Ireland* quitte le port de Québec vers 16 h 30 le 28 mai 1914. Le navire, qui en est à sa cent quatre vingt douzième traversée de l'Atlantique, est commandé pour la première fois par Henry Kendall et compte à son bord 1 477 personnes dont l'acteur Laurence Irving et sa femme l'actrice Mabel Hackney de retour d'une tournée triomphale au Canada, ainsi que 170 membres de l'Armée du salut qui se rendent à un congrès à Londres.

Le 29 mai 1914, dans la nuit, après avoir débarqué son pilote à Pointe-au-Père, il se dirige vers Liverpool en Grande-Bretagne en suivant le fleuve Saint-Laurent, tandis que le *Storstad*, un charbonnier norvégien, remonte le fleuve à pleine charge en direction de Montréal. Les deux navires serrent la rive droite sur un bief du fleuve par une nuit calme et claire au large de Sainte-Luce, à l'est de Rimouski, là où le fleuve s'évase. Vers 1 h 55 du matin, le commandant Kendall aperçoit depuis la passerelle le *Storstad* à une distance d'environ 8 milles avant que les deux navires ne soient enveloppés par un banc de

brume. Lorsqu'il aperçoit les feux de mât du Storstad sorti de l'obscurité sur tribord, il est trop tard.

Malgré une manœuvre d'urgence sur tribord pour minimiser l'impact de la collision, l'Empress of Ireland est accidentellement abordé sur son côté tribord entre les deux cheminées par le charbonnier norvégien. Parce qu'il a engagé la marche arrière avant l'abordage et que l'Empress of Ireland avance toujours, le Storstad n'arrive pas à rester dans la brèche et l'eau s'engouffre rapidement dans le paquebot qui gîte sur tribord avant de chavirer.



### Le dernier message

- " Tenez-vous prêts pour un appel de détresse, nous avons heurté quelque chose. " signale l'opérateur radio Ferguson à la station radio Marconi de Pointe-au-Père.
- " OK, nous sommes là. "
- Luttant déjà contre l'inclinaison du navire et se hâtant avant que les génératrices se noient entraînant une panne de courant général, Ferguson communique toujours avec Marconi par ordre de son officier en chef : " S.O.S. Avons heurté quelque chose. Couloons rapidement. Envoyez de l'aide. "
- " Quelle est votre position? "
- " 20 milles passé Rimouski. "
- " OK, envoyons *Lady Evelyn* et *Eureka* à votre secours. "

Le navire coule en seulement 14 minutes. La rapidité de ce naufrage, l'impossibilité d'utiliser la majorité des embarcations de sauvetage (le bateau se couche sur son côté tribord dont seulement un canot de sauvetage a pu être utilisé; seuls 5 à 6 canots au total ont pu être affalés) et la température de l'eau du fleuve Saint-Laurent (0 à 4 °C tout au long de l'année), font que seulement 465 des 1 477 personnes du bord (dont 248 membres d'équipage) survivront. Sur les 1 012 morts, il y a 840 passagers, soit 68,5 % des gens à bord. Seuls 4 enfants ont survécu.

Deux des passagers de l'Empress of Ireland, Annie Dargue et Overend Brown, de Kenora en Ontario, voyageaient en deuxième classe en direction de l'Angleterre pour se marier dans la ville natale de la future mariée



Passagers de 2<sup>ème</sup> classe sur le pont arrière



Première page du journal  
"Christian Herald" du 11 Juin 1914



### **Le noyé de La Réole : un de ces tireurs de cordes de bateaux qui remontaient la rivière ?**

Gendarmerie royale 10° Legion 19° escadron

Procès verbal constatant l'état d'un cadavre tiré de la rivière la Garonne

Compagnie de la Gironde

Brigade de La Réole

Aujourd'hui 19 août 1823 à 5 heures du soir

Nous Fouignet et Rougier gendarmes de la Brigade de gendarmerie de La Réole département de la Gironde soussignés certifions que faisant la patrouille sur la rive droite de la Garonne, nous avons été informés par la clameur publique qu'un cadavre avait été tiré de la rivière et déposé sur la grave vis à vis le bien de Mr du gravier commune de La Reole. Nous y sommes transportés. Nous avons reconnu que ce cadavre était du sexe masculin de l'âge d'environ 45 ans, Taille 1m 620 mmtres. Cheveux et sourcils noirs, nez petit, lèvres grosses, visage rond, teint brun, le col court et très poileux sur la poitrine, vetu d'une mauvaise veste de printaniere bleue de ciel, un mauvais pantalon de toile a petite raie bleu de ciel, une chemise de grosse toile et pieds nus. Il nous a paru appartenir à la classe de manoeuvre ou de tireur de cordes des bateaux qui montent la rivière; M. Olivier officier de santé a procédé à l'examen du cadavre et a déclaré qu'il n'offrait aucune plaie ny contusion que la mort ne devait provenir que d'accident ou de volonté, qu'il pouvait y avoir huit à neuf jours qu'il était dans l'eau; on a fouillé dans les poches de la veste et du pantalon où y a rien trouvé, et il a été inhumé dans le cimetière de la Réole au lieu réservé pour les noyés.

De quoi nous avons redigé proces verbal

A La Réole le jour, mois et an que dessus

ADG 4 M 220

*Capella San-Jacobi de Castro-Novo*



*Dessin de Lucien Arlaud*